États d'âme

Francis Van de Woestyne
et Sabine Verhest

Jean Boghossian

"Mourir peut-être, vieillir jamais"

4 avril 1949 : ma naissance.
1er octobre 1970 : début de ma vie professionnelle, dans le diamant, les pierres précieuses.
25 décembre 1987 : je commence à peindre sur un chevalet.
2006 : achat de la Villa Empain.
11 mai 2017 : inauguration du Pavillon arménien, avec ma participation, à la 57e Biennale de Venise.

Le feu sacré

En 1931, le baron Louis Empain, à peine âgé de 23 ans, fait construire en bordure du Bois de la Cambre, à Bruxelles, un hôtel particulier. Grand mécène, il fait don de sa propriété à l'État belge en 1937. Après la guerre, Paul-Henri Spaak propose le palais à l'URSS pour y installer son ambassade. La famille récupère son bien, la vend à un homme d'affaires, qui la loue à RTL Belgique. À l'étroit, la station finira par déménager.
L'hôtel est abandonné : Bruxelles laisse périr ses trésors. Mais un jour de 2006, un homme, mécène et amoureux des arts, rachète seul ce chef-d'œuvre de l'Art déco et lui rend sa splendeur. Il y installe un centre d'art et de dialogue entre les cultures d'Orient et d'Occident. Cet homme, c'est Jean Boghossian, qui a créé avec son frère, Albert, la fondation éponyme. L'endroit est aujourd'hui l'un des lieux les plus prisés par les Belges et les touristes du monde entier grâce aux fabuleuses expositions imaginées par sa directrice, Louma Salamé, sœur de Léa, présentatrice du JT de France 2.
Jean Boghossian nous reçoit dans ce lieu magique avec un mélange de fierté et d'humilité. L'homme n'a pas d'âge. Ses rides sont sa jeunesse. Sa vie mouvementée rend les nôtres d'une extrême banalité. Il parle sept langues, est fan de jazz, de bossa nova, a enregistré des disques… Il est né à Alep, a grandi à Beyrouth, avant d'arriver à Anvers. Il s'est enrichi dans le commerce des pierres précieuses, mais a trouvé sa vraie voie à l'âge de 39 ans : l'art. Oui, on peut être un brillant homme d'affaires et un artiste éclairé. Son principal outil de travail : le feu. Celui qui donne vie à ses œuvres. Celui qui le fait encore vibrer. Le feu peut être destructeur ; il en a fait un créateur.
Dans un coin de la villa, un petit tableau résume l'esprit du lieu : "*Ton Christ est juif, ta voiture est japonaise, ta pizza est italienne, ta démocratie est grecque, ton café est brésilien, tes vacances sont turques, tes chiffres sont arabes, ton écriture est latine et… tu reproches à ton voisin d'être étranger*". **V.d.W**.

Dans quelle famille avez-vous grandi ?
Dans une famille d'origine arménienne, aimante et porteuse de valeurs, marquée par l'exode. Mon grand-père est un survivant du génocide arménien. Mon père était joaillier – nous sommes six générations de joailliers – et ma mère femme au foyer. Je suis né à Alep, en Syrie. Je suis l'aîné de quatre enfants, deux garçons et deux filles. Nous allions à l'école chez les frères maristes, avec nos cousins, cousines, et d'autres familles chrétiennes d'Orient. Mais, à cause de la dictature (*à la suite du coup d'État militaire de 1961, NdlR*), nous sommes partis au Liban pour un horizon meilleur. J'avais douze ans.

Comment avez-vous vécu ce départ ?
Quitter la Syrie a été un déchirement. Mon père est resté quelque temps à Alep pour fermer son business. Ma mère, qui ne voulait pas s'occuper seule des quatre enfants au Liban, m'a envoyé à l'internat. Je me suis senti abandonné. Je pleurais mon âme. Mais cela m'a fait mûrir. L'exil n'est pas facile, mais il forme… Je suis resté au Liban jusqu'à mes vingt ans, lorsque la guerre civile a éclaté. Je suis alors venu en Belgique pour apprendre le travail du diamant.

Quelle langue parlait-on chez vous ?
L'arabe, mais on apprenait aussi le français et l'anglais. J'aurais dû parler l'arménien, puisque nous venons d'une famille arménienne. Mais mon grand-père vivait en Turquie, parmi des Arméniens assimilés, avant d'être exécutés ou poursuivis. Mon père a appris l'arménien avec ses ouvriers, mais moi, au Liban, j'ai grandi davantage tourné vers l'Occident que vers la langue arménienne. Je ne la parle et ne la comprends qu'un peu.

Quel enfant étiez-vous ?
J'étais sage, obéissant, alors que mon frère était plus rebelle. Avec mon père, c'était la dictature. On se faisait taper sur les pieds. On y est tous passés une ou deux fois. C'est l'éducation qu'on a reçue, on ne peut pas la changer.

Venant d'une famille de joailliers, avez-vous eu le choix d'étudier ce que vous vouliez ?
Je voulais aller à l'université. J'ai fait une année d'économie, que j'ai terminée premier, et c'est là que mon père a dit "*stop*" : il n'acceptait pas mon choix. Il m'a donné quatre missions à accomplir en un an : apprendre l'anglais au British Council, apprendre la taille du diamant, décrocher un diplôme d'expert-comptable et l'assister au bureau, payé l'équivalent de 100 dollars par mois. Le travail, le travail, le travail. Aujourd'hui, toute mon équipe s'étonne : "*C'est un bulldozer, ce mec, un esclavagiste qui nous fait travailler nuit et jour !*" Pour moi, tout le monde doit être à son poste, parce que j'ai été élevé comme cela. Après cette année, j'ai dit à mon père que j'acceptais de continuer à travailler chez lui, mais que je voulais reprendre mes études d'économie à l'université. J'ai donc vécu une double vie pendant un an et j'ai terminé major de promotion. Il m'a alors dit : "*Arrête tes conneries maintenant !*" Il m'a envoyé à Anvers pour apprendre le travail des diamants. Puis en Inde, pour que j'y apprenne la vie. C'était la fin du règne des maharajas. J'y ai découvert une culture nouvelle, voyagé partout, j'étais boulimique de connaissances. J'y suis resté huit mois, puis, une deuxième fois, quatre mois.

Et vous vous êtes lancé dans le commerce de pierres précieuses…
Mon père, qui était associé à ses frères, trouvait qu'il y avait trop de cacophonie dans la boîte. Il a voulu que je me lance seul et m'a donné un capital. J'ai travaillé en Iran pour un client arménien. Il m'avait pris en sympathie et dit que, dans quelques années, je deviendrais plus riche que mon père et mes oncles réunis. Sa prophétie s'est réalisée. J'ai beaucoup travaillé avec l'Iran du temps du Shah, puis avec l'Arabie saoudite, à l'époque du choc pétrolier. J'ai gagné beaucoup d'argent, grâce à l'inflation, mais aussi parce que je suis resté sans cesse actif. J'ai été un des pionniers à aller acheter des pierres précieuses en Colombie en 1972.

Comment repériez-vous les meilleures pierres ?
Les fournisseurs venaient à mon bureau avec leur marchandise, que je classais. J'avais appris le diamant à Anvers, mais mon cœur allait vers la couleur – d'où la peinture, plus tard. J'avais l'œil et je me suis spécialisé dans la pierre de couleur. C'est ainsi que j'ai bien gagné ma vie au début.

Vous aviez 26 ans quand la guerre civile a éclaté au Liban…
Les voisins qui se tiraient dessus et se réconcilient le lendemain, les fauteurs de troubles : ce n'était pas pour moi. J'ai quitté le pays parce qu'un petit garçon de dix ans, en bas de la rue, tirait en l'air avec un pistolet alors qu'il y avait un cessez-le-feu. Je lui ai crié d'arrêter et il a pointé son arme sur moi. J'étais à trois mètres de lui. Je ne suis pas mort, il n'a pas tiré, mais je suis parti.

Pour Anvers…
J'y ai ouvert en 1975 mon bureau, que j'ai fermé en 2009. Ce sont mes enfants qui travaillent maintenant avec mon frère. Je suis reconnaissant à la Belgique de nous avoir offert cette qualité de vie, qui nous a permis de devenir ce que nous sommes. J'ai pu suivre des cours du soir à l'académie d'Uccle et de Boitsfort pour apprendre l'art. J'en avais vraiment envie ; je n'y connaissais rien.

Vous dessiniez des bijoux. Vous ne vous sentiez pas artiste ?
Mon père voulait que son fils apprenne le dessin pour qu'un jour, devant un client, il puisse prendre un crayon et faire un croquis de bague – ce que j'ai pu faire ensuite. À six ans, j'ai eu un professeur. J'ai fait la même chose pour mes enfants, mais aucun d'eux n'a accroché. Le don est une chose qu'on ne peut pas imposer.

Comment conciliez-vous vos identités syrienne, libanaise, arménienne et belge ?
Je suis un homme du monde. Le hasard a fait que je viens d'une famille arménienne exterminée à Mardin, en Turquie. Cette ville, aujourd'hui protégée par l'Unesco, se trouvait sur la route de la Soie. J'y ai organisé un voyage pour amener 25 membres de ma famille visiter la ville de mon grand-père, mais nous n'y avons trouvé aucune trace d'Arméniens. Les Arméniens ont une forte identité. Malheureusement, le monde est dans de telles turbulences qu'on ne sait plus où va l'Arménie aujourd'hui.

Vous avez attendu 1989 avant de découvrir l'Arménie…
L'Arménie était un pays communiste auquel on n'avait pas vraiment accès. J'y suis allé en 1989 parce qu'elle s'était ouverte, grâce à Mikhaïl Gorbatchev. C'est l'homme du XXe siècle pour moi : celui qui a voulu ouvrir le monde au monde, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui. Nous vivons une époque de retour des empires, c'est dramatique. J'ai l'impression que les gens ont besoin de faire la guerre, de détruire pour reconstruire…

Jean Boghossian, à la Villa Empain devant une œuvre de Michiko Van de Velde, le 4 novembre 2025.

ENNIO CAMERIERE

"Quand on a reçu, il faut donner"

Vous avez créé la Fondation Boghossian en 1992, avec votre frère Albert. Quel était l'objectif au départ ?
Quand nous avons commencé notre action humanitaire, nous n'étions pas encore structurés en tant que fondation. Mon grand-père avait construit un dispensaire au Liban. On a commencé par des écoles, un théâtre, etc. au Liban et en Syrie. En 1988, l'Arménie a été secouée par un terrible tremblement de terre. Avec un ancien camarade de classe, Pierre Terzian, nous y avons mené une trentaine de projets. Nous avons aussi aménagé le Parc des Amoureux, un espace vert que nous avons transformé en parc de sculptures. Cela nous a coûté une fortune. Aujourd'hui, nous décernons un prix à la Fondation Boghossian, qui récompense les artistes dont le travail favorise une meilleure compréhension entre les cultures. Nous aimerions qu'il soit remis sous la haute autorité de la reine Mathilde, afin qu'il puisse un jour avoir autant d'importance que le prix Nobel… même si nous en sommes encore loin !

La philanthropie, c'est une affaire de famille ?
Oui, mon grand-père était très investi. Je me souviens : quand j'avais quatre ans, nous vivions chez lui avec ses neuf enfants, les uns sur les autres. Nous n'avions pas beaucoup d'argent mais, à Noël et à Pâques, je distribuais des sacs de sucre et de riz aux gens qui faisaient la queue devant notre maison, parce qu'ils n'avaient pas de quoi manger. Cela m'a marqué. Plus tard, j'ai fait de la bienfaisance avec mon père. À douze ans, j'emmenais des enfants de quatre ou cinq ans en colonie de vacances, au bord de la mer, dans un couvent qu'on atteignait à pied avec des ânes qui transportaient nos bagages parce qu'il n'y avait pas de routes asphaltées pour y accéder. Quand on a reçu, il faut donner. J'ai reçu l'essentiel : une éthique et une culture, qui m'ont permis de développer mes talents et de donner à mon tour. L'argent est fait pour être utile. Il n'est rien de plus, pour moi, que ce qu'il me permet de réaliser.

Vous avez acquis la Villa Empain, en 2006, pour y installer votre Fondation. Comment l'avez-vous découverte ?
C'est une folie ! J'avais visité la Fondation Gulbenkian, au Portugal, et j'en étais resté émerveillé. Je me suis dit qu'il nous fallait, nous aussi, un espace à travers lequel faire rayonner notre message. Je n'avais pas encore trouvé ce message, mais j'ai commencé à chercher un lieu ! J'ai visité plusieurs châteaux, avec mon architecte Philippe De Bloos, nous sommes passés devant la Villa Empain. Elle était dans un état terrible : moche, noire, taguée, les vitres cassées. Il m'a dit : *"Pourquoi cherches-tu un château ? Regarde cette maison."* Moi : *"Jamais de la vie !"* Mais il a appelé quelqu'un qui nous a ouvert la porte, et, en entrant, j'ai découvert – derrière toute la saleté et la poussière – la beauté et la qualité du lieu. Mon frère, ma mère, mon père sont devenus fous ! J'ai dit : *"Écoutez, j'ai acheté. Maintenant, qu'est-ce qu'on en fait ? Je ne sais pas !"* Nous avons alors commencé à réfléchir au concept. J'ai réuni la famille, des directeurs de musées (Paul Dujardin, Michel Draguet, entre autres), des journalistes. Tous se sont exprimés contre. Une seule personne a dit qu'elle y croyait : Diane Hennebert, première directrice de la Fondation Boghossian de 2006 à 2015. Je lui ai dit : *"Toi, je ne te laisse pas t'échapper"*.

Comment est né le message que vous vouliez porter ?
Je souffre de la mentalité de ces hommes politiques qui prônent la paix tout en achetant des armes et en faisant la guerre. Je voulais aller au-delà de l'humanitaire, que nous faisions déjà. Je voulais porter un message. La Villa Empain est devenue un centre d'art et de dialogue entre Orient et Occident, où l'art est la réponse. Pas de politique, pas de religion, pas d'identité, pas de nationalité – tout cela sépare les gens au lieu de les rassembler. Nous voulons rapprocher l'Occident et l'Orient à travers l'art, parce que les Orients sont désorientés et ont besoin d'être réorientés, tandis que les Occidents sont accidentés.

Suite page 36

Suite de la page 35

"Le feu m'a choisi pour le révéler"

Quand vous avez pris des cours d'art à l'académie, vous aviez 39 ans, c'est tard…
C'est tard, oui. Deux événements m'ont marqué. Le premier: je visitais le Moma, à New York. J'y ai croisé un père qui disait à son fils de quatre ou cinq ans: *"This is Malevich."* L'enfant a pointé un autre tableau: *"Malevich ?" "No, this is Makowski"*, lui a répondu le père. Et moi, je ne savais même pas qui était Malevitch! Je me suis dit qu'il était temps d'apprendre l'art. Le second: mon fils avait neuf ans. Pour Noël, je lui ai offert tout l'attirail du peintre – chevalet, liquides, peintures, pinceaux… Il n'y a jamais touché. Je me suis rendu compte que ce cadeau, c'est à moi que je l'avais fait. Dans notre mentalité orientale, un homme d'affaires ne peint pas. L'enfant peint, l'homme travaille. Alors j'ai réfléchi. Et je me suis mis à peindre: une maison, un arbre… Je partais dans toutes les directions. Une amie m'a proposé de venir peindre dans son atelier, où elle accueillait d'autres hommes d'affaires en mal de création. Je me suis installé avec tout mon matériel. La première fois, elle avait déposé une orange et une banane. Je lui ai dit: *"Vous ne voulez pas qu'on peigne ça?"* Et elle a répondu : *"Ce n'est pas ce que vous peignez, c'est comment vous le voyez."* J'ai compris que, pour être artiste, le talent ne suffisait pas. Notre professeur à l'académie disait: *"L'art, c'est 5 % d'inspiration et 95 % de transpiration."* À partir de ce moment-là, j'ai partagé ma vie entre mes voyages d'affaires, ma famille et ma pratique artistique.

Comment le feu est-il devenu un des éléments centraux de votre art?
J'ai pratiqué de l'impressionnisme, du cubisme, du surréalisme… Ma peinture a évolué à travers ces écoles, jusqu'au jour où je suis arrivé à l'abstraction. Ce fut une libération – comme artiste et comme homme. Dans l'abstraction, il y a le pliage, le dépliage, l'arrachage, le giclage, le raclage… Je suis devenu un artiste multidisciplinaire: je n'ai pas une seule patte. Un jour, dans mon atelier, j'ai voulu allumer la cheminée avec un chalumeau. J'ai voulu voir ce que donnait le feu. J'ai vu la couleur changer: jaune, puis brune, puis noire… puis un trou. C'était fascinant. C'est comme cela que le feu, que j'avais déjà utilisé à 17 ans pour fabriquer des bijoux, est revenu dans mon travail d'artiste. En réalité, je crois que c'est le feu qui m'a choisi pour le révéler.

En même temps, vous êtes un peu tributaire de ce que le feu vous réserve comme surprise…
Absolument, et la surprise est encore plus belle que ce que j'attendais. Le but, c'est que l'aléatoire devienne mon partenaire. Je sais dompter le feu, mais il fait aussi ce qu'il veut. Et souvent, il réussit mieux que ce que, moi, je voulais faire.

Les livres calcinés sont devenus une véritable signature stylistique. Quel est ce symbole?
Le livre, c'est ma passion. D'abord, il y a la beauté de l'objet, et puis tout ce qu'il contient: la connaissance. Mais le livre, aujourd'hui, est peu à peu abandonné au profit du numérique. Les pensées ne se transmettent plus à travers cet objet qui a traversé les siècles. Autrefois, le livre était le gardien de la culture. Lors des invasions, on jetait les livres dans les puits pour que les envahisseurs ne s'en emparent pas. Quand la paix revenait, on les ressortait, on les séchait, et on recommençait à les utiliser. La culture, c'est l'histoire du monde.

Votre reconnaissance internationale est venue lors de la Biennale de Venise en 2017…
En 2017, j'avais présenté une très belle exposition au Liban. Une galeriste iranienne est venue voir mon travail et m'a proposé d'exposer en Iran. Mais mon amie a disparu : ses biens ont été confisqués, elle a été emprisonnée. Bruno Corà, président de la Fondation Alberto Burri, et ami de cet artiste du feu par excellence, m'a alors suggéré de participer à la Biennale de Venise et d'y représenter la Belgique. J'ai entrepris les démarches mais on m'a répondu qu'il fallait postuler quatre ans à l'avance. Je soutenais déjà un artiste libanais, je ne pouvais donc pas représenter le Liban. On m'a demandé quel autre passeport j'avais: arménien. J'ai monté l'exposition *Fiamma Inestinguibile – Flamme inextinguible*. C'est la flamme de mon chalumeau, mais aussi celle du peuple arménien, qui veut survivre aux génocides, et la flamme de ma passion pour l'art, éternelle.

Aujourd'hui, comment vous définissez-vous: diamantaire, philanthrope, artiste?
Les trois à la fois. Mais je ne suis plus diamantaire: j'ai cédé l'affaire à mes enfants et à mon frère. Je reste au sein de la Fondation, qui fonctionne en partie grâce à l'argent que nous y injectons.

Comment vous ressourcez-vous?
Grâce à l'art, évidemment. L'art est la réponse. L'art, c'est ma passion, mes vacances.

En qui ou en quoi croyez-vous?
En moi-même, d'abord.

Comment aimeriez-vous mourir?
J'aimerais ne jamais mourir. Je suis tellement heureux de vivre et j'ai encore tellement de choses à faire. Mourir peut-être, vieillir jamais.

Qu'y a-t-il après la mort?
Je crois que l'homme est le but de l'univers. Dieu, c'est peut-être l'homme, car jusqu'à présent, on n'a pas prouvé qu'il existait une intelligence supérieure ailleurs.

Pratiquez-vous une religion?
Je ne sais pas si Dieu existe, mais j'ai le sentiment que beaucoup de guerres ont eu pour point de départ les religions, même si Dieu n'a pas voulu cela. Mais s'il existe, pourquoi a-t-il laissé faire?

Qu'est-ce qui vous a construit?
Ma vie m'a construit!

Êtes-vous un homme heureux?
Je suis comblé: j'ai une femme et des enfants que j'adore, et j'ai cette passion qui ne dépend que de moi. C'est la clé du bonheur.

JC GUILLAUME

Jean Boghossian, à Uccle, le 7 décembre 2022.

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée? La probité.
La qualité que vous préférez chez un homme? Le courage.
Chez une femme? Le charme.
Votre principal défaut? Si l'en faut un, l'impatience.
Votre principale qualité? La persévérance.
Votre rêve de bonheur? Celui que je vis.
Quel serait votre plus grand malheur? Perdre ceux que j'aime.
Quel est votre auteur préféré? Henri Troyat.
Quel est votre compositeur préféré? Aram Khatchatourian.
Votre héros préféré dans la fiction? Mortimer, et Blake.
Que détestez-vous par-dessus tout? La malhonnêteté.
Quel don auriez-vous aimé avoir? Je ne sais pas. Je suis comblé !
Comment aimeriez-vous mourir? Dans mon lit, sereinement. S'il faut mourir. Je préfère ne pas mourir.
Quelle est la faute chez les autres qui vous inspire le plus d'indulgence? La faute qui est commise de bonne foi et qu'on reconnaît.
Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire? Celle qui m'inspire le plus est celle de William Faulkner: il faut *"avoir des rêves assez grands pour ne pas les perdre de vue"*. Mais une phrase de Saint-Exupéry m'a touché quand j'étais jeune: *"Être homme, c'est précisément être responsable. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde."* Et ma phrase à moi, c'est *"rêver sa vie et mourir en ayant le sentiment d'avoir vécu son rêve"*.